

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 28/3 (2001)

DOI: 10.11588/fr.2001.3.46522

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Selon Behring, on retrouve nombre de propositions du SPD dans la politique extérieure de l'Allemagne d'après Hitler. Il note toutefois que les différentes propositions avancées se contredisent parfois et que, pendant la période où Schumacher dirigea le parti après 1945, ces contradictions étaient insolubles (p. 637-638).

Force est de constater cependant, comme l'avaient compris plusieurs sociaux-démocrates dès 1944, que la politique mondiale allait être, pour un temps, déterminée par les deux Grands, États-Unis et Union soviétique. Cependant la guerre froide allait créer des situations que les exilés n'avaient pu imaginer en 1943-1944. Dès lors les conceptions et les propositions des socialistes allemands en exil ne présentaient plus guère qu'un intérêt purement historique.

Gilbert BADIA, Paris

Un attentat contre Hitler. Procès-verbaux des interrogatoires de Johann Georg Elser, traduit de l'allemand et présenté par Bénédicte SAVOY. Préface de Gilles PERRAULT, Arles (Solin/Actes Sud) 1998, 123 p.

Cet ouvrage comble une lacune et répare un oubli. En effet si on peut avoir actuellement, en France, une vue d'ensemble des résistances allemandes au nazisme, l'attentat de Georg Elser n'a pas été l'objet d'une étude particulière.

Certes ni Bénédicte Savoy qui publie les procès-verbaux des longs interrogatoires d'Elser par la police de Himmler du 19 au 23 novembre 1939, ni Gilles Perrault, qui a préfacé l'ouvrage, ne prétendent offrir une analyse exhaustive de ce remarquable acte de résistance. Cependant les réponses d'Elser fournissent à elles seules une foule d'indications techniques sur les conditions de l'attentat, mais aussi sur le climat social en Allemagne, sur les réactions de milieux ouvriers à la politique nationale-socialiste, et sur l'auteur du premier attentat contre Hitler lui-même. A condition de les décrypter.

Ce que dessinent les réponses d'Elser c'est le portrait d'un ouvrier d'une habileté manuelle extraordinaire, mais aussi, comme en filigrane, celui d'une personnalité douée d'une intelligence, d'une volonté et d'un courage exceptionnels. Qu'on en juge: sa décision, Elser, l'a prise en octobre 1938. En novembre, il se rend à Munich pour examiner sur place la possibilité d'un attentat dans la brasserie où, chaque année, Hitler vient commémorer le putsch de 1923. A partir d'août 1939, Elser, le soir venu, se laisse enfermer dans cette brasserie (35 fois) où, nuit après nuit, il creuse, avec marteau et burins, la colonne où il déposera l'engin en prenant soin, chaque nuit, de refermer l'excavation avant de quitter la brasserie le matin. Lui, qui est un simple menuisier, confectionne l'appareillage qui déclenchera l'explosion à une date et à une heure précises. La photo (p. 123) en atteste la violence. Seul le départ anticipé du *Führer* pour Berlin (totalement imprévisible) a empêché le succès de l'attentat.

Et pendant ces trois mois, d'août à novembre, Elser a réussi à n'éveiller l'attention de personne, ni dans Munich, ni lors de son travail nocturne, ni lors de ses entrées et sorties de la brasserie. Seule erreur qu'il se reproche: c'est son manque de prudence quand il a tenté de passer en Suisse le soir du 8 novembre et qu'il a été arrêté à Constance (p. 121). Les réponses d'Elser aux policiers d'Himmler sont comme sa valise, à double fond. Le personnage qu'il décrit n'est pas le vrai Elser.

Alors que sa description de la machine infernale qu'il a fabriquée est d'une précision stupéfiante, qu'il s'étend longuement sur son séjour à Munich du 5 août au 8 novembre 1939 – ce qui constitue plus de la moitié de l'ensemble de ses réponses – il passe très rapidement sur les quinze années, de 1923 à 1938, pendant lesquelles il était simple ouvrier. Dans tout le récit, un souci: ne compromettre personne, ne mettre aucune de ses connaissances en danger¹. D'où la

1 Exception apparente: Elser donne le nom du communiste qui l'a incité à adhérer au RFB (ce qui pourrait entraîner l'arrestation et, au mieux, l'envoi en camp de concentration de son collègue ...) (p. 64). Or nous apprenons que celui-ci était mort en 1930 (p. 122).

fréquence de phrases du genre »je ne peux nommer personne ... je ne connais pas le nom de ces gens« (p. 67), alors que par ailleurs il fournit maint exemple d'une mémoire extraordinaire. Tandis qu'il veut donner l'impression d'un individu solitaire, quasi misanthrope, au détour d'une phrase, ou encore à la vue des photos insérées dans l'ouvrage, on découvre un Elser qui avait des relations cordiales avec ses camarades de travail, qui a connu plusieurs femmes (une d'entre elles a divorcé par amour pour lui), etc. La volonté de masquer ses convictions politiques conduit Elser à des formulations qui pourraient être celles d'un individu un peu simplet ... (et que contredisent d'ailleurs d'autres déclarations). Ainsi s'il a voté toujours pour le KPD, c'est presque par hasard. Dans les rares réunions auxquelles il a assisté »il n'était question que d'augmentation de salaires et de réalisation de logements meilleurs«; s'il a adhéré au *Roter Frontkämpferbund* c'est parce qu'un collègue l'avait harcelé². S'il était membre du syndicat c'est »parce qu'il fallait être membre« (p. 64).

Or c'est le même Elser qui, »discutant avec des ouvriers d'autres branches« (p. 66), conclut que les salaires ont baissé et les prélèvements augmenté depuis l'arrivée au pouvoir des nazis, que, sous ce régime, les ouvriers ne sont plus libres. C'est le même Elser qui participe aux conversations des ouvriers sur leurs conditions sociales, qui constate que »tout le monde, dans le milieu ouvrier, pensait qu'une guerre allait éclater (p. 67) et qui écoute Radio-Moscou (p. 68-69). Son hostilité au régime provient aussi de sa conviction que »l'Allemagne ne s'en tiendrait pas aux accords de Munich«, qu'elle voudrait annexer d'autres pays et »qu'une guerre était inévitable« (p. 68). L'Elser qui émerge, presque malgré lui, de ces interrogatoires est un ouvrier qui s'intéresse de près à la politique nationale-socialiste, qui en mesure les conséquences et les dangers, passés et à venir. Bref une sorte de porte-parole discret des ouvriers »en colère« (p. 67). Donc si effectivement Elser ne faisait pas partie d'un réseau de résistance (au reste en 1938 la résistance ouvrière, réduite à quelques noyaux isolés), ce sont bien des convictions politiques qui l'ont décidé à préparer son attentat.

Et lui qui n'avait jusqu'alors guère fréquenté les Églises va, en 1938, rechercher, aussi bien au temple qu'à l'église catholique, une sorte d'approbation morale. Son attentat, conclut-il, n'était pas un péché puisqu'il avait pour objectif »d'empêcher que le sang [ne] coule bien davantage« (p. 62).

Cet attentat est l'œuvre d'un humaniste. La conviction et la force de caractère dont témoigne Georg Elser au long de cet interrogatoire méritent aussi, sans aucun doute, que son nom soit mentionné, quand on évoque les résistances allemandes au nazisme, au même titre que celui des auteurs de l'attentat du 20 juillet 1944.

Gilbert BADIA, Paris

Dieter KUHNS, *Der Zweite Weltkrieg in China*, Berlin (Duncker & Humblot) 1999, 385 S.

Mit gutem Grund nannte Lin Yutang, der führende chinesische Romancier jener Zeit, den Japanisch-Chinesischen Krieg, der mit einem harmlosen Zusammenstoß kleinerer Truppenverbände vor den Toren Pekings am 7. Juli 1937 begann und mit der japanischen Kapitulation im September 1945 endete, »den fürchterlichsten, den unmenschlichsten, den brutalsten und zerstörerischsten Krieg in der gesamten asiatischen Geschichte«. Vermutlich 19,6 Millionen Chinesen wurden in diesen acht Jahren getötet, doch nur ein Bruchteil starb auf dem Schlachtfeld, nämlich weniger als zwei Millionen. Weitere vier Millionen – allesamt chinesische Zivilisten – fielen den größeren und kleineren Massakern der japanischen Armee

2 Le lecteur a l'impression qu'Elser a été presque contraint d'adhérer au RFB en 1928 et qu'il n'a pas tardé à le quitter. Or au moment de son arrestation Elser portait le badge du RFB. Il l'avait donc conservé pendant plus de dix ans, et il l'a accroché au revers de son manteau »le 6 ou le 8 novembre 1939« (p. 122). Difficile de croire que ce geste n'avait aucune signification politique.